

Enrique Martín-Criado

Les Deux Algéries de Pierre Bourdieu

Bellecombe-en-Bauges, éditions du Croquant, coll. Champ social, 2008, 125 p., bibliog.
(traduction de l'espagnol par Hélène Bertin)¹

Alors que paraît aux éditions du Seuil *Esquisses algériennes* – une série de textes de Pierre Bourdieu consacrés à l'Algérie et présentés par Tassadit Yacine –, le sociologue Enrique Martín-Criado publie aux éditions du Croquant une traduction de ses introductions aux versions espagnoles de *Sociologie de l'Algérie* et des *Etudes d'ethnologie kabyle*. A côté des nombreux livres revenant sur le travail « de », « avec » ou « contre » Pierre Bourdieu, soulignons d'emblée à quel point les réflexions développées dans cet ouvrage n'ont aucune visée nostalgique ou hagiographique et offrent un réel intérêt sociologique en s'interrogeant sur la genèse socio-historique d'outils conceptuels aujourd'hui largement diffusés.

Pierre Bourdieu analysait son passage par l'Algérie comme un « moment critique », à la fois générateur d'une « conversion aux sciences sociales » et d'une transformation de ses « intentions théoriques compréhensives qui apparaissent plus tard sous la forme condensée de concepts comme l'*habitus*² ». Prenant au mot le sociologue français, Enrique Martín-Criado passe ces lignes d'*Esquisse pour une auto-analyse*³ au crible d'une réflexion documentée et dense qui, en ne se limitant pas à l'analyse du « moment algérien » de Pierre Bourdieu, propose une lecture globale de l'évolution du sociologue, apportant ainsi une réelle contribution à la compréhension de la trajectoire intellectuelle mais aussi plus largement sociale de ce dernier.

¹ Cette recension est une version remaniée d'une communication présentée le 12 novembre 2008 au séminaire « Populations et rapports sociaux en situation coloniale » dirigé par S. Thénault et E. Blanchard, Paris, Sorbonne, CHS.

² E. Martín-Criado, *Les Deux Algéries de Pierre Bourdieu*, Bellecombe-en-Bauges, éditions du Croquant, coll. Champ social, 2008, p. 7.

³ P. Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Seuil, coll. Liber, 2004.

Nous aborderons cet ouvrage à la lumière de trois « clefs d'entrée », trois lectures possibles. Nous insisterons tout d'abord sur ce qu'il permet de saisir de la trajectoire algérienne de Pierre Bourdieu en identifiant, à partir de ce qu'en dit Enrique Martín-Criado, « trois moments », trois séquences du passage du sociologue français en Algérie. Puis nous soulignerons dans quelle mesure le travail d'Enrique Martín-Criado fournit également et plus largement des outils pour analyser, à partir de l'exemple de Pierre Bourdieu, les effets – dans le contexte colonial algérien – d'une socialisation intellectuelle antérieure et le réajustement propre à l'immersion dans un contexte politique et intellectuel nouveau. Enfin, nous exposerons les éléments proposés par le sociologue espagnol pour comprendre la contribution de cette expérience algérienne à la trajectoire de Pierre Bourdieu dans l'« après-décolonisation », et notamment à la constitution d'outils sociologiques singuliers.

Une première lecture : « une analyse détaillée des trois “moments” d'une trajectoire algérienne »

L'ouvrage d'Enrique Martín-Criado présente un premier intérêt en ce qu'il permet de saisir en détail la trajectoire algérienne de Pierre Bourdieu. Ce dernier a 25 ans quand il est envoyé en Algérie. Il y restera quatre années, de 1956 à 1960 – quatre années au sein desquelles il est possible de distinguer différentes « séquences ». Même si Enrique Martín-Criado ne cherche pas à « découper » artificiellement cette période algérienne en « étapes », il donne néanmoins les moyens de comprendre dans quelle mesure celle-ci s'est articulée autour de « trois moments ».

– « Premier moment », Pierre Bourdieu est d'abord envoyé à compter de 1956 sur une base militaire dans la région du Cheliff comme simple soldat⁴. En tant que normalien, il aurait pu bénéficier d'un passage automatique par l'ÉOR, l'Ecole des officiers de réserve, mais il refuse cette affectation⁵. Peu de sources historiques étant disponibles, Enrique Martín-Criado a principalement recours à l'auto-analyse pour rendre compte de cette expérience.

« Après une première affectation militaire à Versailles, Bourdieu débarque en Algérie comme soldat à la fin de l'année 1955 : il s'agit, comme il le raconte lui-même, d'une punition consécutive à “de violentes discussions avec les officiers de haut rang qui voulaient me convertir à l'Algérie française” (Bourdieu 2004). Il est affecté à un régiment d'infanterie chargé de protéger les bases aériennes et d'autres sites stratégiques dans la région de

⁴ Ou fin 1955, puisque les deux dates sont citées dans l'ouvrage (voir *infra*).

⁵ Dans son auto-analyse, Pierre Bourdieu dit qu'il aurait refusé cette affectation pour ne pas avoir à donner d'ordres liés au conflit.

Cheliff. Il passe là de longs mois, incompris par les autres soldats – qui se demandent pourquoi il n'est pas officier –, les aidant à écrire des lettres et prenant leurs tours de garde parce qu'il n'arrive pas à dormir. »

Après quelques mois passés sur cette base militaire, Pierre Bourdieu doit ensuite aux bons rapports que sa famille entretient avec le colonel béarnais Ducourneau d'être nommé délégué au gouvernement général d'Alger⁶.

– Enrique Martín-Criado nous invite à voir là un « deuxième moment » de cette trajectoire algérienne. Le jeune normalien est désormais détaché au cabinet militaire du gouvernement général, soumis « aux obligations et aux horaires d'un deuxième classe employé aux écritures (réaction de courrier, contribution à des rapports, etc.)⁷ ». Profitant de cette position au sein du gouvernement général, il entreprend d'écrire un « Que sais-je ? » sur l'Algérie. Cette période est présentée, tant dans l'ouvrage d'Enrique Martín-Criado que dans l'analyse de Tassadit Yacine, comme le moment où Pierre Bourdieu se familiarise avec le milieu intellectuel d'Alger et découvre les tensions qui le traversent⁸. Enrique Martín-Criado

⁶ Dans *Esquisses algériennes*, Tassadit Yacine décrit ce deuxième moment plus en détail : « Au début du printemps 1956, il rejoint Alger où il obtient une affectation au Service de documentation et d'information du gouvernement général, grâce à l'intervention du colonel Ducourneau, membre du cabinet Lacoste (lui-même originaire du Béarn et proche parent par sa mère). Pierre Bourdieu travaille d'abord avec Jacques Faugères (juriste libéral) et Rolande Garèse, enseignante pied-noir, détachée dans ce même service alors dirigé par Ducourneau. Le gouvernement général dispose d'une des bibliothèques les plus fournies d'Algérie. C'est là que Bourdieu rencontre Emile Dermenghem, André Nouschi, historien, ainsi que des chercheurs de l'université d'Alger ou du Secrétariat social, comme Henri Sanson. [...] Au gouvernement général, il se retrouve à la fois "militaire" et civil, en position délicate du fait de son statut qui plus est de militaire "subversif", puisqu'il avait renoncé à la formation de l'Ecole d'officier de réserve. » P. Bourdieu (Tacadit Yacine), *Esquisses algériennes*, Paris, Seuil, coll. Liber, 2008.

⁷ P. Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, *op. cit.*

⁸ Le paysage intellectuel d'Alger est traversé par deux courants, souligne Tassadit Yacine. D'un côté, une « droite extrême composée de Français d'Algérie et de Français de France » qui règne sur la faculté d'Alger. La famille Marçais domine ce pôle aux côtés de Roger Le Tourneau (arabisant), mais aussi de Marius Canard, Henri Péres, Georges-Henri Bousquet, Jean Servier. De l'autre, un courant très minoritaire « plus structuré » dominé par les communistes du PCA. Ces deux courants sont violemment opposés. Mais d'autres tendances se dégagent : « comme les libéraux, les chrétiens de gauche et des communistes engagés sur le terrain comme Henri Alleg torturé par les parachutistes et célèbre pour avoir dénoncé la torture, Maurice Audin assistant de mathématiques à l'université d'Alger, officiellement porté disparu pour l'exemple et l'aspirant Maillot [...]. Ce climat d'extrême tension vaut à André Mandouze, historien connu pour son engagement en faveur de l'indépendance de l'Algérie, d'être renvoyé de l'Université après avoir manqué d'être lynché par ses propres étudiants. Marcel Emerit, historien proche de Bourdieu et auteur d'un livre sur l'émir Abdelkader, voit lui son effigie pendue par les étudiants pieds-noirs « pour avoir démontré que le taux de scolarisation était plus fort en Algérie avant 1830 qu'après » (p. 27). Dans le pôle le plus favorable au pouvoir colonial, Tassadit Yacine souligne que la famille Marçais dispose d'un grand pouvoir et distribue régulièrement des sujets de recherche en ethnologie coloniale (sur lesquels s'appuiera d'ailleurs Bourdieu en partie pour se familiariser avec le terrain algérien). Abdelamlek Sayad décrit de façon similaire l'université d'Alger d'alors : « un clan qui opte pour le pouvoir intellectuel et un autre qui louche vers le pouvoir plutôt politique. Les premiers, plus universitaires, regardaient plutôt vers Paris, vers la Sorbonne dont ils attendent la consécration. Les seconds, plutôt des bâtards de l'intellectualité et de l'Université malgré leurs titres, donnaient l'impression de n'être là, dans le pôle universitaire, que par un fâcheux compromis : ils penchent du côté du pouvoir politique ou administratif, du côté du gouvernement général et, au fond, du côté de l'ordre colonial tel qu'il est compris et vécu à Alger (pas même tel qu'on se le représente à Paris, renonçant de la sorte à leur indépendance intellectuelle, l'indépendance de la pensée, avec, pour récompense ou pour contrepartie de leur allégeance, la reconnaissance

décrit en détail comment Pierre Bourdieu se lance dans ce qui sera la première édition de *Sociologie de l'Algérie* et, pour ce faire, s'enferme de longues heures dans la bibliothèque du gouvernement général d'Alger. Le jeune normalien lit alors les travaux orientalistes existant sur l'Algérie, une littérature peu « progressiste » mais qui lui ouvre les portes d'une société qu'il connaît mal. L'ouvrage d'Enrique Martín-Criado recèle notamment des pages très intéressantes sur la façon dont cette bibliothèque devient le support matériel de rencontres nécessaires à la constitution d'un capital social spécifique. En effet, Pierre Bourdieu trouve « d'abord dans cette bibliothèque [...] Emile Dermenghem, un spécialiste de l'islam très intéressé par la Kabylie, chrétien social de gauche, qui accueille des spécialistes comme Jacques Berque, Vincent Monteil ou Louis Massignon. Dermenghem le présente aussi à André Nouschi, historien et militant communiste à qui Bourdieu communique son projet de recherche et demande de l'aide⁹ ».

La littérature coloniale, à laquelle Pierre Bourdieu se confronte, accorde alors une place importante aux Kabyles :

« La figure dominante est celle d'Emile Masqueray, directeur de la faculté des lettres d'Alger. Masqueray s'intéresse aux Berbères parce qu'il voit en eux de fortes ressemblances avec les Gaulois et qu'il pense que leur coutumes conservent des traditions romaines : pour lui les Berbères sont la porte d'accès aux fondements originels de la civilisation occidentale [...]. Les travaux de Masqueray, Hanoteau et Letourneux s'inscrivent dans ce que certains auteurs appelleront le mythe kabyle (Ageron 1976, Mahé 2001). Face aux Arabes, les Berbères étaient supposés moins islamisés, plus indépendants et rebelles, plus démocratiques, plus industriels, plus proches des sources de la civilisation grecque et plus semblables aux paysans français : meilleurs, plus assimilables¹⁰. »

– Au terme de son service militaire débute en quelque sorte pour Pierre Bourdieu le « troisième moment » de sa trajectoire algérienne : à sa demande, celui-ci se voit en effet

coloniale » (p. 27). Dans un texte de 1997 repris dans *Esquisses algériennes*, Bourdieu en fait une description très proche : « La faculté d'Alger disposait d'une quasi-autonomie intellectuelle par rapport aux facultés métropolitaines, avec ses hiérarchies, ses modes de recrutement locaux, sa reproduction quasi indépendante. Il y avait des linguistes arabisants ou berbérisants qui faisaient un peu de sociologie, des administrateurs civils, des militaires, des géographes, des historiens, dont certains sauvaient un peu l'honneur de la science comme Marcel Emerit [...]. Et puis il y avait des historiens indépendants comme André Nouschi qui m'a beaucoup aidé ainsi qu'Emile Dermenghe [...] le lien avec la science centrale (autrefois très fort avec les Doutté, Montagne, Maunier et plus récemment Thérèse Tivière et Germaine Tillion) était coupé. D'où l'importance d'une œuvre comme celle de Jacques Berque dont je découvrirai ensuite les limites, mais qui a été un guide extraordinaire pour le jeune ethnologue sociologue que j'étais... » (p. 351). Pierre Bourdieu (Tacadit Yacine), *Esquisses algériennes*, *op. cit.*

⁹ E. Martin-Criado, *Les Deux Algéries de Pierre Bourdieu*, *op. cit.*, p. 31.

¹⁰ *Ibid.*, p. 36. C. R. Ageron, « Du mythe kabyle aux politiques berbères », in *Le Mal de voir, Cahiers Jussieu*, n° 2, pp. 331-348, et A. Mahé, *Histoire de la Grande Kabylie, XIX^e-XX^e siècle. Anthropologie du lien social dans les communautés villageoises*, Paris, Alger, éditions Bouchène, 2001

nommé, à compter de 1957, assistant à l'université d'Alger, où il enseigne principalement la philosophie. C'est également à cette époque que le jeune enseignant est associé à une recherche, commandée à l'association Ardes par l'armée française, qui sera le cadre de sa première véritable « enquête de terrain » :

« [Il] commence sa première grande recherche empirique dans le cadre d'une commande de l'armée française. Quand de Gaulle accède à la présidence, il présente un plan de développement de l'Algérie et promeut parallèlement la recherche sur la réalité algérienne. Un groupe de statisticiens de l'INSEE se déplace pour monter le service de statistiques d'Algérie – service dont auparavant, selon Sayad, une seule personne était chargée. Les statisticiens recrutés sont jeunes et enthousiasmés par ce travail pionnier qu'ils n'auraient pas pu faire en France. Sur les instances du directeur du service, ils créent avec des chercheurs algériens l'Ardes (Association pour la recherche démographique économique et sociale). Cette association reçoit une commande de l'armée française sur l'étude des populations déplacées, après les premiers articles dénonçant la situation dans la presse. L'armée ne veut pas faire la recherche elle-même : elle serait dénuée de toute légitimité – et de résultats fiables. Bourdieu est appelé pour diriger l'étude et faire l'interprétation sociologique des données statistiques. C'est sa première recherche empirique et aussi la première fois qu'il endosse le rôle d'entrepreneur scientifique : il recrute des chercheurs et des étudiants – Sayad entre autres – et organise l'enquête de terrain¹¹. »

Cette première enquête de terrain est présentée par Enrique Martín-Criado comme un moment fondateur, un véritable « baptême du feu ». Pierre Bourdieu s'y investit totalement, s'essayant à toutes les techniques possibles (comptage, photographie, entretiens...) :

« La recherche se déroule dans presque toute l'Algérie à l'exception du Grand Sud désertique. Des sondages sont faits dans toutes les couches de la population et des enquêtes de terrain dans les villes comme dans les camps de regroupement. Les sous-prolétaires qui s'entassent dans les faubourgs des villes et les paysans déplacés font l'objet d'un traitement privilégié. C'est une période de recherche boulétique pour Bourdieu, son véritable baptême du feu. Baptême du feu parce qu'à cette époque, il ne se contentait pas de faire et d'analyser les sondages, il essayait aussi de mettre en pratique toutes les techniques de recherche et d'analyser tous les objets. Il passa lui-même une partie des questionnaires, fit des entretiens approfondis et des observations participantes, dessina des ébauches topographiques de camps de regroupement et de maisons, prit des photos. Il rassembla des centaines de descriptions des façons de se vêtir pour mettre en rapport les caractéristiques sociales des personnes avec les différentes combinaisons de vêtements européens et

¹¹ *Ibid.*, p. 52.

traditionnels – enregistra clandestinement des conversations dans les lieux publics, pour analyser le passage d'une langue à l'autre, fit des reconstitutions généalogiques de systèmes de parenté, rassembla de nombreux rituels. Il exploita des données institutionnelles, passant des nuits entières à recopier des informations sur les logements, après le couvre-feu dans les sous-sols de l'organisme officiel de l'habitat, et il fit un sondage sur la consommation dans un centre du regroupement¹². »

Cette enquête sociologique en temps de guerre est rendue possible matériellement par l'armée française (qui garantit notamment l'accès aux zones interdites). Elle est synonyme bien sûr de mise en danger physique et impose des conditions d'investigation qui ne sont pas sans poser problème sur le plan méthodologique :

« Baptême du feu aussi, au regard de la situation dans laquelle se déroule la recherche : une guerre ouverte émaillée de multiples attentats. Une situation dangereuse pour les chercheurs : ils étaient suivis par les militaires, traversaient des zones de combat jonchées de voitures carbonisées, passaient les contrôles de l'armée ou de l'ALN, arrivaient dans des villages juste après un attentat ou étaient accueillis avec l'avertissement d'un faux attentat imminent – c'est-à-dire organisé par l'armée française – par le militaire de service, les entretiens étaient interrompus par les bruits des tirs... Une situation dangereuse aussi pour la recherche : on risquait fort de n'obtenir que des réponses évasives ou correctes pour les autorités. Aussi Bourdieu fut-il particulièrement prudent dans la situation d'entretien : la recherche était présentée comme destinée à faire connaître les conditions de vie des Algériens – ce qui pouvait être interprété d'emblée comme une forme de compréhension solidaire de leur souffrance –, les chercheurs venaient à deux, généralement un Algérien et un Français, pour interviewer sans magnétophone ni questionnaire écrit – ils devaient connaître les questions de mémoire, de manière ouverte, l'un parlait pendant que l'autre prenait des notes¹³. »

C'est dans le cadre de cette enquête que Pierre Bourdieu récolte le matériau d'une série de textes qui paraîtront cependant avec quelque décalage. En 1960, le contexte politique oblige en effet le jeune chercheur à partir : « Bourdieu est repéré et sa présence en Algérie devient de plus en plus risquée. Raymond Aron lui propose de devenir son assistant à la Sorbonne et Bourdieu se rend à Paris. Il reste un an à la Sorbonne puis rejoint l'université de Lille, où il enseigne deux ans en même temps qu'il est secrétaire du Centre de sociologie européenne dirigé par Aron¹⁴. »

¹² *Ibid.*, p. 54

¹³ *Idem*.

¹⁴ *Ibid.*, p. 56.

En 1961 et 1963 paraissent des éditions révisées de *Sociologie de l'Algérie*. C'est dans cette ultime séquence que sont donc rédigés *Le Déracinement* et une série d'articles sur l'Algérie. La suite est plus connue : en 1964, Pierre Bourdieu est nommé directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales.

Une deuxième lecture : une réflexion sur le poids des dispositions antérieures en situation coloniale

Si l'ouvrage d'Enrique Martín-Criado permet de saisir dans le détail les différentes séquences algériennes de Pierre Bourdieu, il présente un deuxième intérêt, peut-être plus évident et à la portée plus générale, en ce qu'il propose des outils pour penser ce « moment algérien » au sein d'une trajectoire sociale dans son ensemble. L'exercice est plus délicat qu'il n'y paraît tant l'écueil téléologique, pour celui qui « connaît la fin de l'histoire », semble ici difficile à éviter. A la lecture d'*Esquisses algériennes*, il est difficile en effet de ne pas céder à la fascination qu'exercent chez le lecteur ces livres « compilation » où l'on se surprend à chercher l'emploi par Pierre Bourdieu de telle ou telle notion dans un sens pas encore totalement similaire à celui que nous lui connaissons par la suite, ou bien les premières utilisations de telle ou telle expression « gimmick » (comme celle de Marcel Mauss déjà citée par le jeune sociologue, « une société se paye elle-même de la monnaie de son rêve »).

La lecture des *Deux Algéries de Pierre Bourdieu* est en cela un complément essentiel à *Esquisses algériennes*, car l'ouvrage éclaire à quel point les prises de position de Bourdieu en Algérie s'inscrivent d'emblée dans une trame sociale complexe et ne peuvent, bien sûr, être relues simplement au prisme de son influence intellectuelle ou politique ultérieure. En effet, on le perçoit à la lecture de l'ouvrage d'Enrique Martín-Criado, la trajectoire algérienne de Pierre Bourdieu est jalonnée par une série d'intersections dont l'analyse n'est pas sans intérêt pour comprendre ce qui se joue dans ce réajustement face au contexte algérien. Dans *Esquisses algériennes*, Tassadit Yacine défend l'hypothèse que le contexte d'exception algérien a transformé le projet intellectuel de Pierre Bourdieu, voire engendré un « bouleversement de sa propre trajectoire puisque Bourdieu interrompt une carrière de philosophe en France et, plutôt que de suivre la pente escarpée mais prévisible de la théorie philosophique et du dialogue avec les grands auteurs, choisit les *comptages ethnographiques*, la description minutieuse des stratégies matrimoniales, l'enquête tant photographique que statistique. Ce double renversement sera *au principe* de l'invention et de la formation d'une nouvelle manière de voir et de penser le monde social » (p. 13).

Cette thèse forte d'une Algérie « rupture biographique » et « principe de bouleversement d'un système de dispositions », voire de quasi *métanoïa*¹⁵, n'est ici que partiellement reprise par Enrique Martín-Criado. Mais son analyse a ceci en commun avec celle de Tassadit Yacine qu'il accorde à l'expérience algérienne une importance décisive dans la trajectoire intellectuelle de Bourdieu. Pour E. Martín-Criado, « c'est en Algérie en effet que le jeune philosophe passa avec armes et bagages aux sciences sociales¹⁶ » :

« Les travaux de Bourdieu sur l'Algérie sont un matériel très précieux pour comprendre sa sociologie. Nous pouvons y voir les germes – parfois très développés – de sa théorie postérieure, entrevoir ce que l'apprenti sociologue doit à son époque et à l'état du champ intellectuel dans lequel il se forme et réalise ses premiers coups, examiner comment il s'est débarrassé d'une partie de son bagage théorique initial pour en développer un autre et, à partir de là, comprendre à la fois quelques-uns des progrès considérables qu'il réalise dans la théorie sociologique et certains des problèmes présents dans ce développement théorique¹⁷. »

Pour étayer cette hypothèse, Enrique Martín-Criado reprend l'ensemble de la trajectoire scolaire et universitaire de Bourdieu, afin de comprendre ce qui peut se jouer lors de son arrivée en Algérie. Le sociologue espagnol rappelle des éléments déjà connus (et sur lesquels il passe rapidement, comme la socialisation primaire) en analysant les effets d'un premier « déracinement ». Puis il décrit avec précision les années « ENS » et les effets probables chez Pierre Bourdieu d'une immersion dans les grandes écoles et l'univers académique parisien. Cette mise en perspective a le mérite de ne pas faire de l'expérience algérienne une rupture totale. Elle invite à appréhender la position qu'occupe Bourdieu dans le contexte de l'université d'Alger comme la rencontre entre une trajectoire intellectuelle déjà en construction et une configuration académique particulière en situation coloniale. En cela, Enrique Martín-Criado prend en compte l'ensemble de la trajectoire sociale de Pierre Bourdieu, dont le passage par l'Algérie n'est qu'un moment dans la construction d'une position intellectuelle déjà en cheminement.

¹⁵ Pour Pierre Bourdieu, la *métanoïa* est ce « processus qui résulte d'une dialectique entre crise collective et crise personnelle » et se traduit par « une régénération de la personne, attestée par les changements de la symbolique vestimentaire et cosmétique qui scellent l'engagement total dans une vision éthico-politique du monde social, instituée en principe de toute la conduite de la vie, privée autant que publique ».

¹⁶ E. Martín-Criado, *Les Deux Algéries de Pierre Bourdieu*, *op. cit.*, p. 7.

¹⁷ *Ibid.*, p. 8.

Une trajectoire algérienne réinscrite dans ce qu'elle doit aux tensions propres aux champs académiques parisiens et algériens

Car Pierre Bourdieu est aussi le produit d'une socialisation commune aux élites intellectuelles parisiennes et dispose à son arrivée en Algérie, selon les mots d'Enrique Martín-Criado, d'une « assurance statutaire » conférée par son titre de normalien. En cela, il est déjà en bonne partie un *Homo academicus*. L'Ecole normale supérieure dont il est issu reste l'« institution paradigmique » censée produire les agents les plus qualifiés pour « dominer le jeu des références philosophiques » dans un milieu intellectuel « fermé et fortement intégré¹⁸ ». Pierre Bourdieu partage en effet avec ses condisciples ce goût pour l'art rhétorique, pour le maniement des concepts, l'utilisation des mots latins. Il a subi par le jeu des dissertations hebdomadaires obligatoires une forme de dressage scolaire qui le prédestine à une carrière intellectuelle. Dans ce monde intellectuel normalien des années 1950, la référence incontournable reste Sartre et l'existentialisme. Qu'on y adhère ou qu'on la rejette, la prétention à produire une opinion philosophique passe par la détermination d'une position personnelle par rapport à cette « philosophie subjectiviste » qui accorde une grande importance au « sujet pensant ». Sartre incarne alors, en partie, l'« intellectuel total » auquel de nombreux étudiants souhaitent ressembler. Mais il est déjà aussi, dans cet univers parisien, une « valeur en baisse », comme le souligne Enrique Martín-Criado. L'étudiant qui se fait remarquer, qui réussit à se « distinguer » est donc celui qui est capable de produire une « critique informée » de Sartre. Ainsi, si Bourdieu rejette Sartre, ce n'est pas là une singularité, mais plutôt le propre d'une génération d'étudiants qui tentent de dépasser l'existentialisme. En revanche, ce qui singularise Pierre Bourdieu est qu'il arrive en Algérie en ayant déjà en tête les principes d'opposition qui traversent l'espace philosophique français et le souci de composer une synthèse susceptible de dépasser ces derniers. Pierre Bourdieu tente en effet de produire une synthèse visant à réconcilier deux traditions anciennes de la philosophie française : la philosophie du concept et la philosophie de la conscience.

Pendant ces années de formation philosophique, deux courants seront en effet, selon Enrique Martín-Criado, fondamentaux pour Pierre Bourdieu, « l'épistémologie historique représentée par Canguilhem et la phénoménologie représentée par Merleau-Ponty ». La philosophie du concept « représentait la part de la science, de l'objectivité comme résultat de la rupture avec le sens commun et avec le langage de l'expérience vécue¹⁹ ». « Ce courant, initié avec l'école de Durkheim et poursuivi avec l'épistémologie historique française – Bachelard,

¹⁸ *Ibid.*, p. 12.

¹⁹ *Ibid.*, p. 13.

Cavaillès, Koyré –, visait une reconstruction historique des conditions qui faisaient émerger les différentes structures de la rationalité scientifique, et était essentiellement représenté à cette époque à l'ENS par Canguilhem. » Lorsque Pierre Bourdieu débarque en Algérie, il est d'ailleurs déjà inscrit en thèse avec Georges Canguilhem, « l'héritier intellectuel et institutionnel de Bachelard ». Ce dernier est épistémologue, enseigne « l'histoire et la philosophie des sciences à la Sorbonne et dirige l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'université de Paris ». Pierre Bourdieu souhaite réaliser sous la conduite de Canguilhem une thèse sur « les structures de la vie affective » – autrement dit, il espère réconcilier ce courant particulier de l'épistémologie française avec Husserl et la phénoménologie.

En effet, si Husserl jouit alors d'une grande influence auprès des étudiants de l'ENS, son importation est généralement pensée en opposition à ce premier courant. Comme le rappelle Enrique Martín-Criado, « Husserl avait été introduit en France comme un penseur qui tentait de recueillir la palpitation concrète du monde, que l'objectivisme scientifique était incapable de capter ». Or, Bourdieu tente de réconcilier Durkheim, Bachelard et Husserl et n'entend, en ce sens, ne reprendre à son compte que certains aspects de cette pensée phénoménologique²⁰. Comme Merleau-Ponty, il s'approprie Husserl, mais il le fait d'un point de vue singulier. Il utilise le Husserl d'*Expérience et jugement*, livre auquel il dit avoir consacré une année entière, pour développer une synthèse qui lui serait propre.

Au-delà de la trajectoire d'un « transfuge » : les effets de la « position d'arrivée »

Le jeune normalien arrive en Algérie pétri par ces enjeux intellectuels. Il a déjà consacré de longues heures à la lecture de ces ouvrages philosophiques et, on l'a vu, est inscrit en thèse avec Canguilhem pour travailler sur Husserl – c'est-à-dire en thèse avec un continuateur de Bachelard pour réconcilier deux courants philosophiques, conformément aux prédispositions construites tout au long de sa trajectoire scolaire.

Il est probable qu'à trop vouloir insister sur les tensions qui traversent le « transfuge » Pierre Bourdieu, on en oublie parfois les effets de la « position d'arrivée ». Par son ambition intellectuelle, Pierre Bourdieu était, au moins sur ce point-là, sur une trajectoire conforme à l'itinéraire normalien modal. Ces positions philosophiques se traduisent par ailleurs, dès l'ENS, en positions politiques corrélées. Bourdieu n'appartient pas au pôle marxiste des étudiants, il fait partie – comme Derrida – d'un comité d'action des intellectuels pour la défense des libertés

²⁰*Ibid.* Pour Merleau-Ponty, « le corps appréhende le monde et agit en lui à partir de ces schémas corporels qui se forment et se reforment dans la pratique ».

qui lui vaut d'être critiqué par les membres du PCF de l'Ecole. On ne peut donc penser la position intermédiaire qu'occupe Bourdieu entre étudiants libéraux et étudiants communistes séparément de l'espace de production intellectuelle auquel sont exposés quotidiennement ces dits étudiants.

En 1955, alors qu'il est appelé en Algérie, Pierre Bourdieu enseigne la philosophie au lycée de Moulins, mais son quotidien reste fait de ces oppositions philosophiques et politiques. La théorie sous-jacente à son auto-analyse est que l'Algérie aurait alors joué un rôle de réajustement en lui permettant de mettre à distance l'univers normalien et ses injonctions. L'immersion dans le contexte de la guerre aurait en effet offert au jeune enseignant l'occasion de prendre une revanche face à une institution scolaire à laquelle il doit beaucoup, mais qu'il peut aussi « détester » (restant en cela conforme à ce que nous apprend la sociologie des transfuges). Cette thèse est d'ailleurs reprise par Tassadit Yacine, qui fait de l'Algérie ce qui permet à Pierre Bourdieu de renouer avec des origines sociales modestes et de se convertir aux sciences sociales en transgressant une norme forte de l'univers normalien (en quittant le terrain de la philosophie).

Comme en convient également Enrique Martín-Criado, la sociologie et les sciences sociales de terrain sont dépréciées dans les années 1950 à l'ENS. Elles sont considérées comme du « journalisme » : « La légitimité statutaire d'une aristocratie digne des plus grandes ambitions intellectuelles empêchait de s'abaisser à certaines disciplines ou objets, spécialement ceux propres aux sciences sociales (Bourdieu 2004). » Mais on pourrait également analyser cette trajectoire autrement, au ras de l'existence, en considérant « le passage à la sociologie » comme la transgression d'une norme du monde académique que Bourdieu vient de quitter afin de rester fidèle à une autre norme de ce même microcosme : se positionner dans le champ académique en tentant de « réaliser une synthèse originale et brillante ». Cette lecture de la trajectoire algérienne de Pierre Bourdieu proposée par Enrique Martín-Criado permet de penser ce « moment algérien » non pas uniquement comme un moment de rupture avec le monde académique parisien, mais aussi sous l'angle de la réactualisation d'un système de dispositions complexe : Bourdieu reste (aussi) un normalien en Algérie.

En intégrant ce qui se joue avant l'arrivée en Algérie, Enrique Martín-Criado se donne les moyens d'analyser finement la position qu'occupe Pierre Bourdieu au sein du gouvernement général puis de la faculté d'Alger, car la capacité de celui-ci à se tenir à distance des différents « camps » politiques qui s'affrontent alors dans le microcosme algérois et au sein de l'Université n'est pas étrangère aux ressources et à l'indépendance que lui confère sa relative insertion dans un champ académique parisien.

Le sociologue espagnol décrit ainsi comment Pierre Bourdieu se construit progressivement à partir de l'Algérie une position intellectuelle qui tient compte de l'espace des divisions du champ académique parisien. Bourdieu ne peut, par son parcours intellectuel et politique, se sentir proche des intellectuels coloniaux (eux-mêmes éloignés du monde intellectuel parisien), mais il n'est pas non plus marxiste. Le seul espace d'ajustement possible pour lui est celui d'une prise de position entre libéraux et réformistes, mais celle-ci ne peut qu'être décalée par rapport à la ligne du gouvernement général de la fin des années 1950. Comme le souligne Enrique Martín-Criado, Pierre Bourdieu n'appartient pas à la génération de Germaine Tillion, et il trouve peu à peu un équilibre au sein de ce jeu de tensions contradictoires en élaborant une critique plus ou moins ouverte de la théorie du « sous-développement des masses algériennes ». Dans *Sociologie de l'Algérie*, mais aussi, en 1959, dans un texte intitulé *Le Choc des civilisations* (rédigé dans le cadre d'un rapport pour le secrétariat du gouvernement général), Pierre Bourdieu défend ainsi une position singulière. Même si le livre du sociologue espagnol fournit peu d'éléments pour réinscrire cette prise de position dans l'intertextualité propre à l'époque, on en perçoit bien toute la complexité :

Le texte de Pierre Bourdieu « prend position contre une explication du sous-développement des masses algériennes, prédominante à l'époque, que représentait le livre de Germaine Tillion : *L'Algérie en 1957*. L'auteur ethnographe et spécialiste de la région des Aurès avait été conseillère de Jacques Soustelle, gouverneur général d'Algérie en 1955-1956. Elle soutenait dans son ouvrage que l'introduction des médecines européennes, le soulagement de la faim et l'économie monétaire, en même temps qu'ils avaient amélioré la situation économique – la logique interne des sociétés indigènes étant le sous-développement –, avaient miné la stabilité de la société tribale traditionnelle sans pouvoir intégrer les Algériens dans une économie rationnelle moderne. Avec une politique éclairée d'aide et d'éducation qui faciliterait une « véritable mutation sociale », la transition de la tradition à la modernité serait assurée de manière pacifique et l'indépendantisme disparaîtrait. En d'autres termes, la pauvreté des masses algériennes était due à leur culture traditionnelle et à leur incapacité à s'adapter à une économie moderne, en dépit des améliorations apportées par la puissance coloniale. La solution relevait d'une politique coloniale réformiste. Cette position n'était pas d'extrême droite²¹. »

Le texte de 1959, *Le Choc des civilisations*, et *Sociologie de l'Algérie* sont une critique de cette position coloniale réformiste : il s'agit de défendre l'idée qu'une culture « algérienne » existe, qu'elle est « forte » et que la volonté d'indépendance s'adosse ainsi à une réalité sociale

²¹ E. Martín-Criado, *Les Deux Algéries de Pierre Bourdieu*, *op. cit.*, p. 49.

ancienne. L'appel à l'anthropologie culturelle américaine – au risque de réifier une « culture berbère » – permet dans ces premiers textes de défendre l'idée de l'existence d'une culture algérienne qui légitimerait la création d'un Etat indépendant, même si la prise de position politique finale reste à ce stade peu explicite : « A la fin de l'édition de 1958 de *Sociologie de l'Algérie*, même si Bourdieu prend position en faveur de l'indépendance, il le fait de manière très sommaire – dans les deux paragraphes finaux –, sans référence au socialisme et en décrivant la guerre comme un conflit²². »

C'est dans ce contexte politique complexe que Pierre Bourdieu construit une position à la fois politique et intellectuelle singulière. Celle-ci se développe d'abord dans le contexte tendu du milieu intellectuel d'Alger, puis s'actualise au fur et à mesure d'une trajectoire académique ascendante.

Une troisième lecture : « une réflexion sur les usages de la référence algérienne dans le monde académique parisien »

Procéder à une telle analyse « pas à pas » permet à Enrique Martín-Criado de ne pas perdre de vue que, si le terrain a été mené en Algérie, une part importante du travail d'écriture et de réécriture, postérieur à 1960, est également le produit de la réimmersion de Bourdieu dans le milieu intellectuel parisien. Comme le précise le sociologue espagnol, quand « Bourdieu rentre en France en 1960, il commence à assister aux séminaires de Lévi-Strauss et à apprendre le berbère, en même temps qu'il analyse les données pour *Travail* et *Déracinement* et mène l'enquête de terrain en Béarn. Il poursuit aussi sa recherche sur la Kabylie, pour laquelle il a recueilli de multiples données en Algérie au moment où il réalisait les recherches pour *Travail* et *Déracinement*. Et il rapporte déjà en France un premier manuscrit intitulé *Deux Essais sur la société kabyle : Le Sentiment de l'honneur dans la société kabyle*, et *La Maison kabyle ou le monde renversé*. Ces articles feront l'objet de plusieurs éditions, toujours avec des modifications mineures qui les rapprochent progressivement de la théorie de la pratique que Bourdieu est en train de développer²³ ». Or, dans cet espace de lutte parisien, Pierre Bourdieu est un temps l'assistant de Raymond Aron (qui contribue alors à importer massivement la sociologie de Max Weber). Cette époque est marquée par plusieurs transformations fondamentales dont les éditions successives de *Sociologie en Algérie* gardent la trace. En effet, le contexte intellectuel évolue (Lévi-Strauss et ses ouvrages *Race et histoire*, *Tristes Tropiques* sont désormais des références incontournables), et Enrique Martín-Criado décrit avec précision

²² *Ibid.*, p. 57.

²³ *Ibid.*, p. 78.

l'état de ce champ de lutte académique au moment où Pierre Bourdieu publie l'essentiel de ses textes sur l'Algérie.

Les différentes éditions de Sociologie de l'Algérie

Sociologie de l'Algérie, originellement paru en 1958, est réédité en 1961, 1963 et 1985. Enrique Martín-Criado s'attache à montrer toutes les évolutions conceptuelles qui caractérisent ces différentes rééditions en les réinscrivant dans ce qu'elles doivent à la position que Pierre Bourdieu occupe à son retour d'Algérie dans le champ académique. Il analyse notamment comment les références à l'anthropologie culturelle américaine disparaissent peu à peu :

« C'est le côté dépassé du point de vue qui retient d'abord l'attention du lecteur contemporain. Depuis des décades, les anthropologues mettent en garde contre la tendance à considérer les sociétés primitives comme des sociétés sans histoire, l'anthropologue observe toujours une société en mouvement quand bien même cette dernière se raconte une tradition enracinée dans l'origine des temps²⁴. »

En effet, selon Enrique Martín-Criado, Bourdieu reste, dans ses premiers textes écrits en Algérie, tributaire d'une « tradition ethnologique [qui] se basait sur une stricte séparation entre la sociétés primitives fossilisées dans une tradition et les sociétés modernes, historiques. Le travail de Bourdieu en 1958 suit ce schéma : si changement il y a, il procède du capitalisme colonial. Le deuxième aspect qui attire l'attention du lecteur contemporain est la structure même de l'ouvrage. Pourquoi cette délimitation en cultures et pas une autre ? [...] Pourquoi le livre a-t-il pour titre sociologie alors que sa structure relève plus de l'ethnologie ? On pourrait penser que c'est en classes sociales plutôt qu'en cultures, par exemple, qu'une étude sociologique aurait dû diviser l'Algérie²⁵ ».

Cette influence s'estompe cependant dans les éditions ultérieures, pour n'être presque plus visible dès les années 1960. La lecture de ces textes témoigne en effet d'évolutions théoriques notables, puisque le sociologue y parle déjà de « champ économique » ou de « structuration d'une conscience économique ». Les articles de 1963 sur la formation de l'habitus économique (« La société traditionnelle : attitude à l'égard du temps et conduite économique ») sont, à ce titre, les meilleurs indices d'un retraitement des données collectées en Algérie à partir d'une utilisation bien plus approfondie de la sociologie de Max Weber. Enrique

²⁴ *Ibid.*, p. 34.

²⁵ *Idem.*

Martín-Criado nous invite ainsi à considérer qu'il existe « trois moments » de l'utilisation de la référence algérienne pour Bourdieu après 1960 :

- un premier moment où Bourdieu quitte l'ethnologie culturelle américaine pour une anthropologie influencée par la recherche des systèmes d'opposition propres aux sociétés et qu'entend analyser le structuralisme ;
- un deuxième moment où Bourdieu fait passer cette approche anthropologique au second plan au profit d'une sociologie économique wébérienne (déjà présente dans les versions antérieures mais moins explicitement développée) et où se forge le concept d'*habitus* à partir d'une relecture du terrain au prisme de la littérature sociologique dominante en 1962 ;
- un troisième moment où, à compter de la fin des années 1970, la Kabylie devient un contre-exemple dans des travaux généralistes.

Selon Enrique Martín-Criado, ces évolutions sont particulièrement visibles si l'on s'attache à une analyse chronologique des différents articles écrits en France, et sans cesse retouchés, qui vont jouer un rôle central dans l'élaboration d'une théorie de la pratique. Pour le sociologue espagnol, c'est véritablement dans ces versions successives d'articles que Bourdieu dépasse progressivement les influences « structuralistes » (dans *La Maison kabyle*, ce dernier cherche les oppositions structurelles de la société kabyle) pour s'orienter vers une approche plus dynamique des rapports sociaux, à travers laquelle il va critiquer « l'analyse de la parenté de Lévi-Strauss » et introduire « le concept de stratégie en totale opposition à celui de règle, en analysant les pratiques matrimoniales non pas comme des actualisations d'un système de règles sous-jacentes, mais comme des pratiques jouant avec les règles dans la poursuite d'intérêts déterminés²⁶ ». En effet, au cœur de la guerre d'Algérie, Bourdieu pouvait adhérer aux théories de l'anthropologie culturelle ou de Lévi-Strauss qui considèrent que les cultures que l'on dit primitives sont « des systèmes parfaitement logiques et cohérents ». Dans ce contexte politique, la thèse de la cohérence culturelle pouvait prouver l'unité de l'entendement humain, en opposition à l'ethnologie coloniale qui particularisait les Kabyles en en faisant des « quasi-sauvages », des « illogiques ».

De retour dans le microcosme parisien, Pierre Bourdieu se démarque peu à peu de cette approche anthropologique, non seulement à la faveur de sources sociologiques complémentaires, mais aussi en remobilisant sa formation philosophique et intellectuelle initiale (notamment Weber). « Les stratégies de parenté ne s'expliquent [plus] par une généalogie légitime mais les individus s'orientent dans le monde social à travers un sens pratique, une

²⁶ *Ibid.*, p. 78.

possibilité de développer des stratégies inconscientes. » Pour Enrique Martín-Criado, il est difficile de ne pas voir dans ces relectures du terrain algérien la poursuite en sociologie d'un combat amorcé en philosophie pour réconcilier deux approches :

« Cette théorie de la pratique se présente comme le dépassement de deux postures opposées : l'objectivisme – représenté par le structuralisme –, qui bien qu'appréhendant le système de relations objectives confond le plan dessiné avec la réalité et ne peut voir la réalité de la pratique (qui agit dans l'urgence du temps et dans l'incertitude), et le subjectivisme – représenté par la phénoménologie –, qui reconstruit les mécanismes de cette subjectivité mais qui, en ignorant les structures objectives qui la forment, est incapable de l'expliquer. La nouvelle théorie de la pratique – qu'il appelle praxéologie dans *Esquisse* intégrerait les bénéfices du structuralisme et de la phénoménologie, en même temps qu'elle dépasserait leurs limites. Le résultat est la théorie de l'habitus : sens pratique incorporé dans une structure objective déterminée et qui tend à la reproduire. »

Dans cette entreprise de mise à distance, Bourdieu prête une grande importance aux liens existant entre la subjectivité des acteurs (travaillés par la religion, le protestantisme) et les dispositions à l'ascétisme et à l'entreprenariat nécessaire au développement du capitalisme. Il bénéficie également de l'effet de contexte de la traduction du Max Weber « nouvelle formule » importé par Aron et traduit par Oskar Lange :

« Bourdieu s'abreuve fondamentalement à la source wébérienne : alors que la rationalité précapitaliste ne mesure pas le rapport entre effort et bénéfice, la rationalité capitaliste se caractérise par l'esprit de calcul à long terme, par la prise en compte de l'utilité marginale des investissements et des effets, par la coordination et la maximisation des moyens de production. Cette analyse s'approfondit avec la nouvelle conscience du chômage. La société traditionnelle ignore le calcul de la rentabilité de l'effort et la distinction entre travaux productifs et improductifs : il n'y a pas de chômage puisque le fait de surveiller les champs – regarder comment poussent les plantes – est considéré comme une activité. L'activité s'identifie à la fonction sociale et ne se mesure pas dans le produit tangible de l'effort et du temps consacrés. Avec l'extension de l'économie capitaliste, elle commence à se comparer au travail salarié, introduisant le calcul de la rentabilité monétaire de l'effort. De sorte que les activités antérieures sont considérées dans le nouveau cadre comme chômage ou inoccupation²⁷. »

C'est à partir de cette relecture de son matériau collecté en Algérie que Pierre Bourdieu va forger peu à peu une *théorie de la pratique* qui dépasse les approches culturalistes et, surtout,

²⁷ *Ibid.*, p. 63.

structuralistes. Selon Enrique Martín-Criado, c'est grâce à son terrain en Kabylie que le sociologue parvient à construire sa définition de l'habitus et son approche sociologique singulière. Mais, à mesure que le temps passe, la référence à la Kabylie va aussi se faire, selon l'auteur, de plus en plus « figée ».

La Kabylie « image inversée de la France » dans des travaux généralistes

Pierre Bourdieu est nommé directeur d'études en 1964. Il analyse alors la consommation culturelle, travaille sur « la reproduction », « les héritiers », « la distinction », et mène un combat sociologique contre une série d'adversaires parisiens (Alain Touraine, Raymond Boudon). Enrique Martín-Criado souligne à quel point, dans un premier temps de ce combat, « la Kabylie devient progressivement un atout par rapport à ces enjeux théoriques au sein du champ sociologique français. Tout se passe comme si l'éloignement géographique du terrain était compensé par un mouvement inverse d'insertion de la Kabylie dans les débats du champ intellectuel français. La Kabylie de *Travail* et de *Déracinement*, où le travail salarié et l'économie monétaire sont plus développés que dans le reste de l'Algérie, s'éloigne à la faveur d'une Kabylie qui sert à fonder la théorie de la pratique qu'il est en train de construire à partir du structuralisme et de la phénoménologie ».

Mais, dans un second temps, le sociologue espagnol note que la Kabylie tient peu à peu dans les travaux de Bourdieu le rôle « d'image inversée de la France ». La référence à la Kabylie a en effet désormais une double utilité dans ses démonstrations. D'un côté, comparer la France avec la Kabylie lui permet de montrer que différents univers sociaux (« le Béarn comme la Kabylie ») peuvent être soumis aux mêmes logiques sociales (par exemple aux mêmes stratégies de reproduction sociales de la part de différentes familles), mais, de l'autre, la Kabylie joue systématiquement dans ce type de comparaison le rôle de la « société traditionnelle ».

Ainsi, à compter des années 1980, la Kabylie deviendrait dans les textes sociologiques de Bourdieu la société « sans écriture », sans « monopole de la violence physique », sans « institutions juridiques formelles », « sans formes objectivées de capital économique ». Dans la société kabyle, la socialisation se ferait surtout « à partir de l'immersion dans un monde de pratiques produites à partir d'un ensemble de schèmes homogènes » parfaitement ajustés. L'habitus pourrait y « fonctionner automatiquement sur une doxa non remise en question ». Selon Enrique Martín-Criado, le « Bourdieu politique » qui garde des liens d'amitié forts avec la Kabylie sait très bien à quel point la Kabylie a été depuis plus de cent cinquante ans une des zones les plus insérées dans les systèmes d'échange économiques (bien avant la colonisation française). Mais le « Bourdieu savant », en lutte dans le champ académique, peut, par

automatisme rhétorique, faire par moments de la Kabylie une société traditionnelle. En pointant de la sorte ce qu'il perçoit comme une des contradictions du projet intellectuel de Pierre Bourdieu (ici un rapport ambivalent avec la Kabylie), Enrique Martín-Criado formule l'hypothèse que le travail scientifique serait lui aussi tributaire d'un sens pratique, au sens où il reste irréductiblement une pratique sociale :

« En définitive, le chercheur est aussi un produit social et, en tant que tel, un lieu de fonctionnement de schèmes cognitifs qui peuvent rester actifs malgré lui. Ces paradoxes montrent aussi un autre aspect de la pratique scientifique : étant toujours un enjeu dans un champ, elle peut selon le moment et les adversaires mobiliser des schèmes de pensée différents, voire opposés – la pratique sociologique est, en définitive, une pratique sociale. »

C'est peut-être sur ce dernier point que l'analyse d'Enrique Martín-Criado mériterait d'être davantage poussée. L'auteur semble par endroits laisser croire que les logiques du champ scientifique sont suffisamment contraignantes pour imposer aux agents des énoncés quasi contraires à leurs prises de position politiques. Si c'est bien là le propos de l'auteur, l'hypothèse gagnerait à être approfondie, en comparant notamment plus systématiquement les écrits « politiques » et « académiques » de Pierre Bourdieu. Par ailleurs, un tel débat, pour être tranché, nécessiterait l'exploitation de sources complémentaires : entretiens poussés avec des témoins clefs, analyse des archives du Centre de sociologie européenne, d'*Awal*...

En conclusion : « L'Algérie de Pierre Bourdieu, une histoire qui reste encore largement à compléter »

Ces quelques remarques n'enlèvent cependant rien à l'intérêt de cet ouvrage, tant *Les Deux Algéries de Pierre Bourdieu* ouvre sur cette trajectoire algérienne un continent entier de questions qui ne pourrait sans doute être exploré qu'au terme d'un long travail socio-historique : « Quel fut le quotidien de Pierre Bourdieu sur cette base militaire du Cheliff ? » Le livre fluctue sur la date exacte d'arrivée et, tant dans *Esquisses algériennes* que dans l'ouvrage d'Enrique Martín-Criado, seule l'auto-analyse est sollicitée pour rendre compte de cette expérience. « Quels furent les effets sur Pierre Bourdieu du passage de la vie civile à la vie militaire ? » Le livre de Claire Mauss-Copeaux sur les appelés en Algérie laisse deviner à quel point l'incorporation pose par exemple, pour chaque appelé, la question du rapport « au

groupe », « aux ordres », « à l'arme²⁸ ». Qu'en est-il pour le futur sociologue ? Autre question : « Pourquoi Pierre Bourdieu reste-t-il en Algérie après la fin du service militaire ? » En creux, cette dernière question impose d'analyser plus en détail la position paradoxale de l'université d'Alger qui, à cette époque, n'est peut-être pas aussi isolée des circuits académiques nationaux que ne pourrait le laisser croire une simple description du groupe des ethnologues colonialistes. Choisir d'occuper un poste à l'université d'Alger plutôt que de repartir en lycée (dans l'Allier), c'est sans doute aussi, à l'époque, rester inscrit dans un univers fortement politisé où circule un volume d'informations important en provenance du champ politique et académique. La faculté d'Alger (comme celle de Tunis) peut se révéler malgré la distance géographique l'*« anti-chambre²⁹ »* d'universités plus prestigieuses, et s'il s'agit d'analyser à travers le moment algérien de Pierre Bourdieu « les premiers coups » que celui-ci joue sur l'échiquier universitaire, il s'agit là peut-être d'un « coup » dont il faudrait pouvoir saisir toute la portée.

Mais le livre d'Enrique Martín-Criado ouvre aussi et surtout une série de pistes de recherche intéressantes pour l'analyse des trajectoires d'acteurs en « situation impériale ». Son enquête n'est en effet pas sans intérêt pour les chercheurs qui travaillent sur les reconversions postérieures à la décolonisation. Elle se distingue notamment de nombre de travaux sur les « continuités coloniales » par la méfiance constante qu'elle entretient par rapport au schème d'analyse « continuité et rupture ». En effet, l'auteur pense de bout en bout en termes de dispositions spécifiques incorporées, de recombinaison des dispositions, sans jamais oublier le poids des dispositions antérieures dont les agents sont toujours les porteurs une fois en Algérie. Enrique Martín-Criado mène donc tout au long de son ouvrage une réflexion sur « cet ailleurs » que les individus apportent avec eux en colonie, en situation de guerre et qui peut, pour partie, déterminer leur action. Il ne limite pas sa réflexion à l'avant ou l'après « décolonisation », mais considère l'ensemble d'une trajectoire, en proposant une analyse détaillée d'une conversion aux sciences sociales peut-être plus complexe et progressive qu'il n'y paraît de prime abord. En cela, son livre est aussi un formidable complément à la lecture d'*Esquisses algériennes*, dans lequel on se surprendrait presque à rechercher des indices permettant de souscrire au point de vue défendu par le sociologue espagnol. On pense ici notamment à ces lettres originales de Pierre Bourdieu reproduites à la fin d'*Esquisses algériennes*, écrites dans les moments qui suivent la parution de la première édition de *Sociologie de l'Algérie*. Pierre Bourdieu s'y montre peu adepte des détails ethnographiques (qu'il associe peut-être alors encore à l'aspect

²⁸ C. Mauss-Copeaux, *Appelés en Algérie*, Paris, Hachette, 2002 [1999].

²⁹ Selon les mots de René Galissot (qui a travaillé lui aussi à la faculté d'Alger) lors du séminaire « Populations et rapports sociaux en situation coloniale », 12 novembre 2008, Paris, Sorbonne, CHS.

« folkloriste » de la littérature coloniale), comme dans cet extrait d'une lettre qu'il adresse à André Nouschi en 1958 :

« Je vous enverrai dès qu'il aura paru un article que j'ai fait pour un bouquin du secrétariat social sur le sous-développement en Algérie. Je vais beaucoup plus loin dans mes conclusions. La prudence du « Que sais-je ? » m'a été imposée par l'éditeur. Je pense être beaucoup plus ferme dans le bouquin des éditions de Minuit. J'espère que j'aurai pu lire d'ici là votre thèse pour y trouver des arguments. Je vous montrerai à Noël mon manuscrit. *Je laisse absolument tomber les détails ethnographiques qui je dois l'avouer m'ont souvent pesé* et je reprends les problèmes de façon plus synthétique. Je pense que je prêterai moins le flanc aux critiques acides des « spécialistes » vicelards, qui, entre parenthèses, n'ont rien compris à l'analyse sociologique³⁰. »

Si l'on procède ainsi pas à pas, les premiers moments algériens peuvent difficilement être pensés comme une conversion totale et immédiate à l'enquête de terrain ou à la *grounded theory*, et l'on perçoit bien alors tout l'intérêt qu'il y a à reprendre « pas à pas » ce qui se joue à chaque « moment » de la trajectoire algérienne de ce jeune normalien.

Autre tour de force dans l'analyse de cette trajectoire, Enrique Martín-Criado prête sans cesse de l'importance aux tensions qui traversent les acteurs – comme ce « monde académique parisien » que Bourdieu amène en quelque sorte dans ses bagages. Son enquête nous donne ainsi les moyens de repenser la fragmentation des espaces (entre colonie et métropole) à partir des trajectoires des individus. Alors que la référence aux travaux de Frederick Cooper et Ann Laura Stoler sont aujourd'hui des passages obligés³¹, Enrique Martín-Criado montre qu'il ne suffit pas de dire « qu'on a affaire à des Empires ». Il en tire les conclusions méthodologiques en termes de circulation des agents : « Comment peut-on poursuivre dans le cas de Bourdieu un combat intellectuel débuté en métropole en colonie ? » « Comment la construction d'une position intellectuelle dans le monde universitaire algérien par Pierre Bourdieu n'est bien sûr pas seulement une position intellectuelle “à Alger”, mais une “position intellectuelle à Alger qui sera perçue par Paris” et qui éventuellement aura des effets sur une mobilité académique ultérieure ? »...

Sur « l'après-décolonisation », Enrique Martín-Criado soulève également des questions d'importance. A partir d'une réflexion sur les usages métropolitains de l'Algérie après 1962, il nous invite notamment à réfléchir sur les registres d'autorité manipulables dans le champ

³⁰ P. Bourdieu (Tacadit Yacine), *Esquisses algériennes*, op. cit., p. 379.

³¹ On pense ici par exemple à F. Cooper et A. Stoler, *Tensions of Empire : Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley, University of California Press, 1997.

scientifique. « Dans un univers académique parisien marqué par une mobilité faible, quel impact peuvent avoir les usages parisiens de la référence à un terrain lointain, situé à “l'étranger” ou difficile d'accès ? » « Dans quelle mesure la mise en suspens de la réfutabilité immédiate peut-elle avoir des effets sur la manipulation de références comparatistes dans des travaux généraux ? »

Ces questions centrales, Enrique Martín-Criado parvient à les poser à la trajectoire de Pierre Bourdieu avec les outils conceptuels forgés par Pierre Bourdieu. Quitte à prendre le risque de froisser au passage quelques entreprises mémorielles, Enrique Martín-Criado interroge en effet le parcours du sociologue à partir des outils que celui-ci a lui-même forgés. En cela, il rend courageusement justice, et de la meilleure des manières qui soit, à un idéal de pratique scientifique défendu par un chercheur qui ne craignait pas d'ériger la « réflexivité » en pierre angulaire de tout raisonnement scientifique.

Sylvain Laurens (Gresco-Curapp)